

HABITER LA TERRE EN POÈTE

Fabrice André
Geneviève Azam
Nathalie Calmé
Michel Cazenave
Gilles Clément
Pierre Guicheney
Francis Hallé
Serge Latouche

Anne-Claude Leflaive
Michel Maffesoli
Bertrand Méheust
Fabrice Midal
Jeremy Narby
Jean-Marie Pelt
Bruno Pinchard
Jocelyne Porcher

Jean-Paul Savignac
Bernard Sichère
Mohammed Taleb
Sylvain Tesson
Jacques Testart
Jean-Loup Trassard
Sylvie Vauclair
Patrick Viveret

etc.



Photo de Jean-Loup Tréssard.

Ce livre est une fête

*Les individus doivent devenir solidaires,
et de plus en plus différents.*

Félix Guattari, 1989.

Habiter la terre en poète

Voici cinq mots ordinaires qui arrêtent.

On peut trouver des poètes en tout lieu, en toute circonstance, en toute personne. L'affaire est difficile, les poètes sont discrets.

Avant d'écrire des vers, le poète est un ver de terre. Il sillonne, fore, fouit, fouille le monde... et le monde respire.

Tout est là. Dans une manière de vivre et un état d'esprit. Souvent, un retournement intérieur s'est produit, lentement ou violemment.

Et alors tout devient poème, soupe poème, habit poème, mur poème, texte poème, fromage poème, outil poème, larme poème, chemin poème, poème poème.

Nous en avons rencontré, des poètes. Ce livre recueille leurs témoignages.

Ils partagent l'idée que l'écologie n'est pas une simple valeur politique qui répond à une crise de civilisation, mais aussi une attitude poétique à l'égard du monde.

Autant de personnes très différentes qui s'expriment sur leurs recherches et sur leur manière d'habiter la Terre. Elles nous confient également leur désir de l'habiter concrètement.

Certaines d'entre elles ont une notoriété qui dépasse nos frontières, d'autres ne sont connues que dans leur village. Mais toutes nous enseignent que la littérature, la main, la philosophie, la science et l'art peuvent être au service d'une vie concrète sur terre.

Tous les auteurs ont en commun de s'être rendus à la fête de la Terre qui, depuis 2004, se déroule en septembre en Mayenne. À Fontaine-Daniel, village insolite de moins de deux cents âmes.

Chaque année, pendant quelques jours d'été apaisé, s'y retrouvent jardiniers, philosophes, peintres, anthropologues, tisseurs, bâtisseurs, pâtisseries, fermiers, économistes, menuisiers, marcheurs, biologistes, psychologues, vigneron-paysans, vanniers... quidams ou personnalités.

Nous ne l'avons pas demandé ni recherché. C'est arrivé ainsi, petit à petit.

Et la fête bat son plein. Entre une conférence sur Dante, Heidegger ou Illich, et une balade dans les jardins ouvriers, entre une soupe et un atelier chaux-chanvre, entre un débat sur la peur de la nature et un grand feu sur la place du village, on se promène au bord de l'étang, on salue un ami d'hier ou un ennemi de demain.

Fontaine-Daniel

À deux lieues de Mayenne, sur la commune de Saint-Georges-Buttavent, l'Anvove, ruisseau modelleur, a sculpté un large val-lon qui sera défriché, pâturé et cultivé lors de la fondation, en 1205, de l'abbaye cistercienne de Fontaine-Daniel.

C'était à l'origine une communauté humaine de clercs et de laïcs. L'équilibre et l'harmonie de leur vie reposaient sur la double aspiration au développement physique et au rayonnement mental.

On ne peut s'empêcher de ressentir ici que les caractères géographiques du lieu sont imprégnés de cette spiritualité originelle ; à moins qu'ils ne l'aient suscitée !

Larges horizons. Silence. Murmures des eaux, des feuillages. Chants d'oiseaux. Ici l'homme a épousé les forces de la nature. Par amour ou par raison ? Pour un destin d'alliance.

Forêts, sources, étangs, pâturages, gibiers, poissons sont utilisés et entretenus en fonction des besoins.

On prélève le nécessaire, on ne pille pas. Cette attitude mentale, éloignée de la prédation, paraît être une règle de vie permanente dans ce lieu depuis huit siècles.

Le respect de la nature prend une dimension réelle parce qu'il intègre l'humain comme partie du vivant et élément actif de la biomasse.

L'équipe des Cabanons

Le poète est l'ami de tout vivant sur Terre.

Ossip Mandelstam, années 1930.

Association Les Cabanons *Ce livre est une fête*

Michel Cazenave *Préface*

UNE ÉCOLOGIE
POUR PRENDRE SOIN DE LA TERRE

environnement, sciences, expériences

- 14 **Francis Hallé**
Éloge de la forêt
- 18 **Anne-Claude Leflaive**
Les forces de vie en viticulture
- 23 **Gilles Clément**
Toujours la vie invente
- 28 **Jocelyne Porcher**
Éloge du bien-être de l'animal
- 32 **Dominique Florian**
Pour une agriculture paysanne et bioholistique
- 38 **Jean-Marie Pelt**
Coopération et solidarité dans le vivant
- 42 **Claude Henry**
Éloge du climat
- 47 **Fabrice André**
L'autonomie énergétique, un chemin vers la liberté
- 52 **Sylvie Vauclair**
Habiter la Terre, habiter l'Univers

UNE ÉCOLOGIE
POUR CHANGER LE MONDE

politique, économie, démocratie

- 60 **Geneviève Azam**
Vers un après-capitalisme
- 67 **Serge Latouche**
Éloge de la mesure
- 72 **Jacques Testart**
Pour une science éthique et démocratique
- 76 **Patrick Viveret**
Éloge de l'économie solidaire

UNE ÉCOLOGIE
DE LA PERSONNE HUMAINE

art, philosophie, spiritualité

- 83 **Sylvain Tesson**
Lermite marcheur
- 92 **Michel Maffesoli**
Éloge de l'écosophie
- 96 **Mohammed Taleb**
Pour un renversement philosophique, éthique, spirituel du capitalisme
- 105 **Bruno Pinchard**
Éloge de l'itinérance
- 113 **Fabrice Midal**
Et si de l'amour on ne savait rien
- 121 **Bernard Sichère**
« À quoi bon des poètes en temps de détresse »
- 131 **Jeremy Narby**
Les plantes, l'intelligence et nous
- 141 **Bertrand Méheust**
L'héritage interdit. Éloge des somnambules
- 151 **Pierre Guicheney**
Trésor de Margot, la fée dans la vallée de Saulges

CAHIER ART

- 160 **Jean-Marc Arnould**
*Avis de passage,
une conférence hors salle sur l'art de vivre*
- 172 **Philip Radowitz**
Cahier graphique, la fête de la Terre 2004-2013

RÉSONANCES
EN TERRE DE MAYENNE

- 183 **Jean-Loup Trassard**
Temps du jardin, jardin de temps
- 188 **Marc Girard** *Poème*
- 189 **Lazare Cimmier** *Poème*
- 191 **Jean-Paul Savignac**
Le mythe cosmogonique gaulois
- 199 **Pierrick Bourgault**
Nourrissante fontaine
- 202 **Olivier Lefébure**
*L'exploitation des gaz de schiste aux États-Unis,
un exemple à suivre ?*
- 204 **Gérard Brodin**
Les visages de la commune de Saint-Georges-Buttavent

UNE INTELLIGENCE DU GESTE

artisans, artistes, producteurs participant à la fête de la Terre

- 211 **Lazare Cimmier**
Éloge de la friche et de l'habitat fait main
- 217 **Nathalie et Emmanuel Renard**
La ferme biologique de Fontaine-Daniel
- 223 **Élise Glémain-Shay et Matthew Shay**
Écologie et lien social à Fontaine-Daniel
- 228 **Raphaël Pavard**
Éloge de la nature sauvage
- 232 **Chantal Gaucher-Lemée**
La calligraphie et le beau
- 237 **Marie-Jeanne et Pierre Souday**
Éloge de la ferme, du jardin et de la graine
- 242 **François Humeau**
Pour l'autonomie alimentaire et l'enracinement
- 246 **Patricia et Christophe Halouze** *Pour la restauration
du patrimoine et de l'habitat sain...*

CONVERGENCES

idées, amitiés, ouvertures

- 253 **Antoine Glémain**
vox / terrae
- 257 **Yannick Lemarié**
Tarkovski, cinéaste de la consolation
- 263 **Philippe Fraise**
*Les voix sauvages de Terrence Malick
suivi de *The Tree of Life*. Exubérance, c'est beauté !*
- 274 **Bernard Boisson**
Contempler la nature
- 276 **Nicolas Roberti**
Unidivers, un site Internet
- 280 **Jean-Marc Arnould**
*Les concepts créent des idoles, le saisissement seul
pressent quelque chose*

UN LIEU, UNE MANIFESTATION

le village de Fontaine-Daniel, la fête de la Terre

- 286 **Bernard Boisson**
Les arbres de Fontaine-Daniel
- 295 **Petite chronologie écologique et sociale**
de Fontaine-Daniel et de la fête de la Terre
- 297 **Entretien avec les responsables des Cabanons**
*La fête de la Terre à Fontaine-Daniel.
Essai d'itinérance*
- 305 **Paul Barre et Alain Dejean**
Deux paysans-viticulteurs fidèles à la fête et à la terre
- 306 **Les exposants du marché biologique**
à la fête de la Terre
- 309 **Nous remercions du fond du cœur**
- 310 **Index**



L'étang vue du nord. Photo de Bernard Boisson

Éloge de la forêt

Entretien avec Francis Hallé

Qu'est-ce qu'une « forêt primaire » ? Et au nom de quelles valeurs devrions-nous nous mobiliser pour les protéger ?

Tout d'abord, je tiens à préciser que je préfère parler de ces forêts comme de « forêts intactes ». Il n'est pas besoin d'être botaniste ou forestier pour comprendre la différence entre une forêt intacte et une forêt qui ne le serait pas : il suffit d'essayer de courir, ou de faire du vélo dans une forêt. Si vous êtes obligé de tailler, mètre pas mètre, la route dans des herbes, alors il s'agit d'une forêt abîmée, dégradée, modifiée, que l'on appelle aussi « secondaire ». À l'inverse, elle est intacte, si vous pouvez y courir. Je ne me place pas ici sur un terrain scientifique, mais sur le terrain d'une expérience que tout le monde peut effectuer. Selon les sciences naturelles, la différence entre les deux réside dans le fait que la forêt intacte contient une diversité biologique beaucoup plus grande que la forêt secondaire.

Maintenant, à propos de votre interrogation sur les valeurs au nom desquelles nous devrions protéger ces forêts, je répondrai par une autre question : au nom de quelles valeurs devrions-nous les détruire ? C'est là un enjeu pour notre société. Les valeurs de sauvegarde des forêts doivent être placées sur des registres différents. La première valeur est celle de la santé pour l'être humain. Cela est facile à comprendre ; si nous détruisons ces

forêts, c'est autant de carbone que nous rejetons dans l'atmosphère, carbone stocké par les arbres. N'oublions pas que l'arbre respire de l'air, et en conserve le carbone. Une autre raison se situe entre la science et l'économie. Il y a en effet, dans ces forêts intactes – notamment dans leur canopée, qui est leur étage supérieur, en lien direct avec les rayons du soleil et l'atmosphère –, des molécules actives que la médecine pourrait utiliser. Les raisons culturelles sont également importantes, car nous avons besoin de ces forêts pour nourrir notre imaginaire. Pourquoi donc se priver de cette source de sentiments élevés, cette source d'esthétique ? J'ajoute que l'être humain est originaire des régions dans lesquelles existent encore des forêts intactes...

Avec les arbres, nous pouvons aussi apprendre l'altérité. Si je les aime, ce n'est pas par anthropomorphisme, où je projeterais sur eux des éléments d'humanité. Nous devons les prendre pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des formes de vie qui n'ont rien à voir avec la nôtre. N'habillons pas les arbres de nos oripeaux.

Dans votre livre *Plaidoyer pour l'arbre*, qui est paru en 2005, vous nous dites que si l'arbre est un « végétal multiforme », il est aussi notre « compagnon quotidien ». Dans quelle mesure sa présence est-elle dans notre vie moderne ?

Le Questionnaire : Francis Hallé...

Les livres ou auteurs qui vous sont chers...
Mémoires d'Hadrien, de Marguerite Yourcenar.
Le baron perché, d'Italo Calvino.
Les Animaux dénaturés, de Vercors.
L'hippopotame et le philosophe, de Théodore Monod.

Un paysage qui vous est cher...
Le port de **Sète,** dans l'Hérault.

Un objet...
Un ensemble de **jolis voiliers.**

Un animal...
Un ensemble de **dauphins.**

Un morceau de musique...
La Jeune Fille et la Mort, quatuor à cordes n° 14
en ré mineur, D 810, du compositeur autrichien Franz Schubert.

Une œuvre d'art...
Les œuvres d'**André Dauchez** mon grand paternel qui était peintre, graveur et dessinateur.

Un film...
Microcosmos : Le peuple de l'herbe, des réalisateurs français Claude Nuridsany et Marie Pérennou.

Un livre qui vous a fait beaucoup rire...
Idées noires, bande dessinée du Belge André Franquin.

Un lieu où vous auriez aimé vivre...
Là où je suis, à **Montpellier**

La vie d'un(e) autre qui vous inspire...
L'écrivain anglais d'origine polonaise **Joseph Conrad.**

Les forces de vie en viticulture

Entretien avec Anne-Claude Leflaive

Vous êtes viticultrice et gérante du renommé domaine Leflaive, à Puligny-Montrachet (Côte-d'Or). Avant toute chose, pourriez-vous nous présenter ce domaine, son histoire, son visage écologique et ses productions ?

Le fondateur du domaine est mon grand-père Joseph Leflaive (1870-1953). Aventurier dans l'âme, il était devenu, à l'âge de 20 ans, polytechnicien. Ingénieur du Génie maritime, il a participé à la conception et à la réalisation du premier sous-marin français. Il avait également créé une usine métallurgique à Saint-Étienne, mais celle-ci a fait faillite ; ce qui fut, en fin de compte, un bien, car il a ainsi décidé de revenir vivre, vers les années vingt, dans son village de naissance, où étaient nés aussi son père tonnelier et sa mère paysanne. Il a reconstitué un domaine viticole, avec l'aide de son régisseur François Virot, à partir de vignes et de bâtiments achetés en 1905. Joseph Leflaive a eu cinq enfants, dont quatre (Anne, Jeanne, Jo et Vincent) ont été des dirigeants du domaine, représentant ainsi la deuxième génération. Avec eux, le domaine est devenu le mètre étalon de la qualité et a acquis une vraie réputation mondiale. Moi, je représente la troisième génération. Aujourd'hui, nous sommes trente associés, issus des troisième et quatrième générations. Centré sur la production de chardonnay, cépage blanc originaire de notre région, le domaine possède actuellement vingt-cinq hectares distribués sous les appellations Puligny-

Montrachet, Chassagne, Meursault, Meursault-Blagny, Montrachet, Chevalier-Montrachet, Batard-Montrachet et Bienvenues-Batard-Montrachet. Récemment, nous avons acquis neuf hectares en appellation Mâcon-Verzé.

En 1998, vous avez organisé le passage de votre domaine à 100 % au mode de production biodynamique. Comment avez-vous rencontré la biodynamie ? Quel fut le déclic ?

J'ai rencontré la biodynamie sur la mer, au large des Antilles ! J'avais pris un congé sabbatique, avec mes filles qui avaient 3 ans et 8 ans ; nous faisons de la voile. Je dois dire que ce voyage m'a permis de faire le vide, et le point aussi. En effet, gérant le domaine Leflaive depuis 1990, j'étais pleine d'une énergie et d'une volonté de changement dans notre façon de travailler. Je voulais aller vers plus de naturel. Je ne savais pas exactement vers quoi aller, et encore moins comment y aller ! Mais j'avais pleinement conscience, pour les avoir étudiés en détail, de tous les dégâts causés par l'agriculture chimique...

La biodynamie, j'en avais entendu parler par Claude Bourguignon, cet ingénieur agronome et microbiologiste, ancien collaborateur de l'Inra, et fondateur du LAMS (Laboratoire d'analyse microbiologique des sols). En 1989, il était intervenu au cours d'une journée portes ouvertes au domaine viticole de Jean-Claude Rateau, à Beaune. Je me souviens que j'avais été guidée vers cette

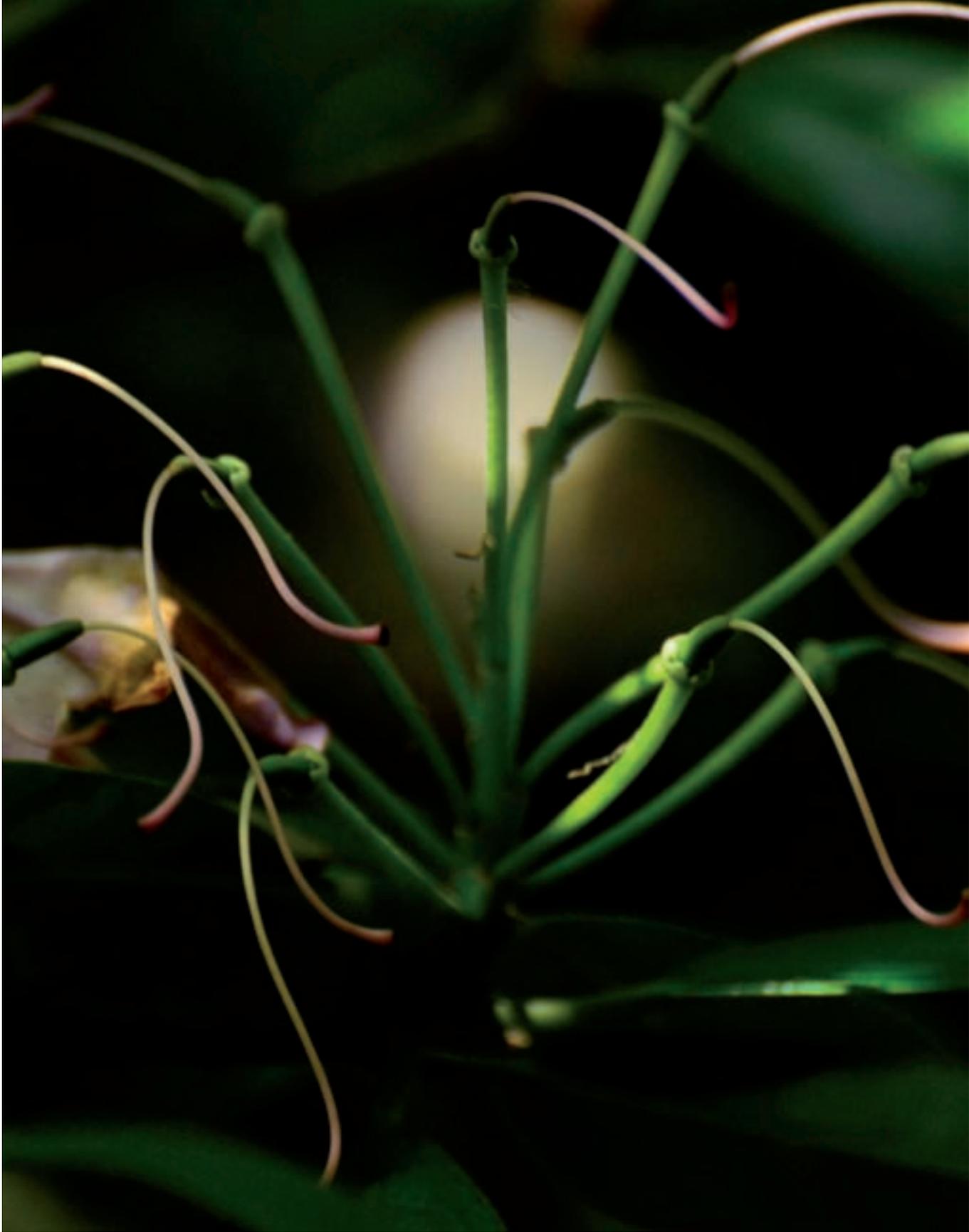


Photo de Bernard Boisson

Coopération et solidarité dans le vivant

Entretien avec Jean-Marie Pelt

Dans la multitude des thèmes que vous avez abordés, de l'écologie à la spiritualité, en passant par l'humanisme ou l'Europe, il en est un qui vous semble crucial et sur lequel nous souhaitons nous attarder, c'est celui de la dynamique de coopération dans le vivant. Vous y avez consacré un livre en 2004, *La Solidarité chez les plantes, les animaux, les humains*. Avant de nous donner des exemples concrets de ces solidarités, expliquez-nous pourquoi il est si important de rappeler cette dimension du vivant ?

À partir de la fin du xx^e siècle, avec le courant de la biologie darwinienne, basé sur *L'Origine des espèces* (1859) du naturaliste anglais Charles Darwin (1809-1882), nous avons pensé que l'évolution de la vie était essentiellement le lieu d'une compétition universelle, régie par une sorte de « loi de la jungle » et expliquée par le principe de la sélection naturelle. Cette approche, d'ailleurs, fut exportée des sciences naturelles vers les sciences humaines, avec la sociobiologie et la thèse que l'évolution des sociétés correspondait également à cette compétition, lutte de tous contre tous. La démarche scientifique dans laquelle je me retrouve ne prétend pas que, dans le vivant, il n'y a pas de compétition ni de sélection naturelle. Mais ces mécanismes ne sont pas les seuls à l'œuvre, car dès que l'on regarde de plus près les divers phénomènes du vivant, comme nous le faisons maintenant, nous apercevons

l'importance décisive des mécanismes coopératifs et des processus de symbioses. La clé de voûte du vivant est cet équilibre entre la coopération et la compétition. La vie a évolué entre ces deux pôles complémentaires. C'est ce sur quoi j'insiste depuis des années, à travers mes ouvrages et mes conférences : la logique de l'affrontement et de la sélection n'épuise pas le vivant, car une autre logique, celle de la coopération, est partie prenante et agissante. Ce changement de regard qui réhabilite la problématique de la solidarité est relativement récent en biologie. Il y a vingt ans, nous en parlions beaucoup moins...

Finalement, nous ne faisons que reprendre l'intuition d'un Russe, le géographe et scientifique Pierre Kropotkine (1842-1921). Publié à Londres en 1902, son livre *L'Entraide, un facteur de l'évolution* (réédité en français aux éditions du Sextant, 2010) répond à la thèse darwinienne de la sélection naturelle. Pour lui, et il prend l'exemple du monde animal, la logique de l'association est créatrice de vie et de sociabilité. Pierre Kropotkine – qui était un prince anarchiste ! – écrivait ainsi : « Dans le monde animal nous avons vu que la grande majorité des espèces vivent en société et qu'elles trouvent dans l'association leurs meilleures armes dans la lutte pour la survie : bien entendu et dans un sens largement darwinien, il ne s'agit pas simplement d'une lutte pour s'assu-

Le Questionnaire : Jean-Marie Pelt...

Les livres ou auteurs qui vous sont chers...
L'écrivain et poète **Charles Péguy** notamment pour son œuvre poétique.,
L'écrivain russe Fiodor **Mikhaïlovitch Dostoïevski**, auteur notamment des *Frères Karamazov*,

Un paysage qui vous est cher...
Les lacs de Band-e Amir en Afghanistan
situés en haute montagne dans l'Hindou Kouch, sont les plus beaux paysages que j'ai jamais vus !

Un objet...
Un petit ange qui est dans ma chambre depuis très longtemps et **avec qui j'ai un rapport assez singulier**. De temps en temps, je lui parle. Il est doré dans le style de la Renaissance. On pourrait croire que c'est une production de Michel Ange qu'il aurait oublié de mettre à la chapelle Sixtine et que j'aurais ramassé dans les débris de son chantier.

Un animal...
Ma **petite chienne** Sarah.

Un morceau de musique...
La musique du film Mission, du compositeur et chef d'orchestre italien, Ennio Morricone.

Une œuvre d'art...
Les œuvres du Greco, peintre, sculpteur et architecte grec.

Un film...
I n t o u c h a b l e s
film français réalisé par d'Olivier Nakache et Éric Toledano.

Un livre qui vous a fait beaucoup rire...
Je ne me rappelle pas.

Un lieu où vous auriez aimé vivre...
Chez moi ! Je me plais bien **dans ma Lorraine** natale,
mais j'aime aussi beaucoup **le Pays basque**.

La vie d'un(e) autre qui vous inspire...
Martin Luther King, pasteur baptiste afro-américain né à Atlanta, mort assassiné, figure emblématique du mouvement pour l'égalité des droits civiques, dans la communauté noire.

Habiter la Terre, habiter l'Univers

Entretien avec Sylvie Vauclair

Dans votre ouvrage *La Terre, l'espace et au-delà*, qui nous servira de fil conducteur, vous commencez par nous dire que votre métier d'astrophysicienne est, en grande partie, le fruit d'un héritage transmis par votre famille. Pourriez-vous nous en parler ?

Si je n'ai pas le souvenir que mon père m'ait parlé du ciel étant enfant, en revanche j'ai gardé en mémoire le fait que ma mère, qui était institutrice, s'y intéressait énormément. Elle m'a effectivement transmis son attachement, sa passion pour les choses du ciel. Dans sa démarche, il y avait deux aspects complémentaires. Elle me parlait du ciel physique, bien qu'elle ne soit pas scientifique de formation, et du ciel mythologique, de la représentation que les anciens avaient du cosmos. Elle respectait la science et cherchait à comprendre la nature et l'espace. Ma mère m'emménait « voir le ciel » la nuit, en me réveillant parfois vers deux ou trois heures du matin. Je me souviens d'une maison près de Chartres, où nous allions l'été. Il y avait de très grands espaces avec des champs à perte de vue. Nous montions sur une petite hauteur, un plateau, et regardions, en pleine nuit, l'étoile Sirius se lever. C'est un souvenir extraordinaire, fabuleux pour la petite fille que j'étais. Dans une nuit pleine de mystères, j'avais rendez-vous avec une étoile ! J'écoutais les récits mythologiques, notamment grecs, qu'elle me racontait, et qui

se rapportaient à des épisodes liés au ciel, aux constellations. Cassiopée, Orion, Andromède, Pégase étaient, en même temps, des héros mythologiques et les noms de constellations... J'ai d'ailleurs été très heureuse, en 2004, de préfacier le livre de Marie-Françoise Serre, qui est professeure de littérature, *Les Constellations et leurs légendes grecques : les récits des origines mythologiques*.

Ma mère avait acheté *Les Étoiles et les curiosités du ciel* et *L'Astronomie populaire* de l'astronome Camille Flammarion (1842-1925). Ensemble, nous réfléchissions aux mouvements des planètes dans le ciel, à l'évolution des étoiles... Un autre événement important, et dont je me souviens avec précision, s'est produit le 4 octobre 1957, c'était un dimanche matin, lorsque j'ai pu entendre, à la radio, le bip-bip du premier satellite envoyé par les hommes, Spoutnik 1.

Je dois beaucoup à ma mère de m'être engagée dans la voie de la connaissance de l'espace. Elle m'a offert une ouverture que j'ai ensuite transformée en passion. D'une manière plus générale, je crois qu'il est très important de donner aux enfants, notamment lorsqu'ils sont tout petits, l'ouverture d'esprit la plus grande. En tout cas, j'ai reproduit avec mes deux fils ce que j'avais reçu de ma mère. Très tôt, je leur ai donné la possibilité de regarder

L'ermite marcheur

Entretien avec Sylvain Tesson

Une ascension, à pied, jusqu'au dernier étage d'un immeuble parisien dans le quartier Latin ancien. Derrière une grande baie vitrée, une petite terrasse plein sud qui invite au tête à tête avec les gargouilles de Saint-Séverin. Dans le studio, le maître des lieux s'élanche, tel un chat, sur une échelle de meunier pour montrer un accès direct sur la toiture, l'ultime niveau de la ville. Quelques casques de moto, des cordes d'escalade, de quoi écrire, des cigarettes russes et, partout, des livres.

Le temps du vagabondage

J'aimerais que, dans cet entretien, nous commençons par vos vagabondages dans les territoires éloignés, avant de nous rapprocher de vos voyages plus intérieurs. Et d'abord, quelques éléments biographiques. Avez-vous le souvenir d'un moment dans votre enfance où vous avez commencé à aimer marcher ?

Non, pas du tout. Pour moi, l'enfance était synonyme d'ennui. Je me suis beaucoup ennuyé quand j'étais enfant, à tel point que je me demande si ma vie de voyageur n'était pas une tentative de m'échapper à cette enfance dans une cage dorée. De manière générale, j'essaie très

peu de trouver dans mon passé les explications de ma fièvre et de ma soif aujourd'hui. Je suis assez indifférent aux motifs des actions. Je m'intéresse beaucoup aux mécanismes de l'action, aux conséquences, à la vérité des actions et à leur intensité, mais au fond j'appartiens à une catégorie de gens qui s'intéressent plus aux effets qu'aux causes. Par ailleurs, je me méfie pas mal des réponses que donnent les gens à ce genre de questions au sens où il y a toujours une tentation de réécrire sa propre biographie et d'inventer l'idée d'une vocation. J'aime bien le mot de Cocteau dans *Les Mariés de la tour Eiffel* qui disait : « Puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur. » La vie est une sorte d'errance où l'on saisit des occasions et où on tente d'aller de hasard en hasard. Cela finit par créer quelque chose qu'on appelle une trajectoire et un axe.

Est-ce que la question des antécédents familiaux vous importe ?

Ma mère était médecin, mon père journaliste, ils appartiennent donc vraiment à ce que l'on peut appeler le monde européen, occidental, humaniste qui, peut-être, est en train de disparaître. Parmi les valeurs, ou disons plutôt les vertus qu'ils essayaient de nous inculquer, figuraient principalement le goût de la liberté, l'envie de l'accomplissement, l'énergie vitale, le travail. De tous ces

Pour un renversement philosophique, éthique, spirituel du capitalisme

Entretien avec Mohammed Taleb

Vous êtes philosophe et écrivain, et vous enseignez l'écopsychologie dans une école sociale à Lausanne. Vous proposez également des conférences et des formations sur une vaste gamme de thèmes, du romantisme au dialogue interreligieux, de la science moderne au néoplatonisme, du marxisme à l'histoire de la civilisation arabe, de la « psychologie des profondeurs » à l'écologie. C'est justement en référence directe à ces deux derniers thèmes que vous êtes intervenu lors de la fête de la Terre de septembre 2012, devant un large auditoire qui n'a pas détourné son attention pendant trois heures. Avant d'aborder ces domaines, racontez-nous un peu vos origines familiales et culturelles, les jalons de votre parcours et les formations que vous avez suivies.

Je pense que les considérations biographiques sont peu de nature à vraiment expliquer le fond philosophique d'une personne, sa vision et sa conception du monde. Les idées qui m'habitent ne seraient-elles pas d'abord le fruit d'une constitution intérieure, d'une nature irréductible aux événements ? C'est mon intime conviction. Il ne s'agit pas pour moi de nier l'importance de l'existence, mais ma quête de sens m'a toujours porté vers les horizons, proprement inexprimables, de l'essence. Je ne crois pas que le secret de la puissance vitale d'une personne réside dans les nombreuses actions qu'elle mène au cours de son existence.

En disant cela, je cours le risque d'occulter l'influence que possèdent les situations. En fait, dans mon regard,

la biographie, y compris la mienne, n'a véritablement de sens que dans l'optique d'une histoire de l'âme. Les événements biographiques ne sont pertinents qu'en tant qu'ils sont les témoignages d'événements intimes, qu'ils soient intellectuels, spirituels ou émotionnels. Cette approche, me semble-t-il, permet d'éviter la platitude des explications sociologiques, et en même temps elle souligne l'importance qu'ont les processus de la vie intérieure pour les actes semés tout au long de la vie sociale.

Pas de round d'observation avec vous ! De nombreux intellectuels occidentaux enseignent que nous sommes totalement déterminés, qu'on le veuille ou non, par nos origines génétiques, sociales et culturelles. Vous prenez position aux antipodes. Essayons tout de même d'entrer dans le fil de votre histoire personnelle. Du moins celle que vous accepterez de raconter.

Je suis né en 1968 en pleine émigration algérienne en France, dans une famille ouvrière et musulmane. Je me suis tôt senti appelé à suivre deux filières, cohérentes et complémentaires. La première était celle de l'action politique, en particulier dans la gauche radicale du monde arabe et dans des mouvements de solidarité avec les luttes de libération nationale, notamment celle du peuple palestinien. La seconde filière était liée à des préoccupations culturelles et spirituelles autour de mon arabo-islamité. La politique et la spiritualité ont été les deux grandes matrices où ma conscience s'est forgée.

Le Questionnaire : Mohammed Taleb...

Trois livres ou auteurs qui vous sont chers..

référence cardinale du musulman et de la musulmane **Le Coran**

La traduction en langue française du poète Jean Grosjean est l'une des plus fertiles.

Les Rasâ'il al-Ikhwân al-Safâ'

autrement dit les Épîtres des frères de la pureté, école néoplatonicienne islamique de l'Iraq du x^e siècle.

La littérature alchimique de la Renaissance et des siècles qui suivirent, avec par exemple

Le Char triomphal de l'Antimoine

du très mystérieux Basile Valentin ou *L'Atalante fugitive*, de Michael Maïer.

Un paysage qui vous est cher...

Le plateau du Hoggar, qui est un grand massif montagneux volcanique, dans le Sahara algérien. Le mont Tahat, avec son basalte et son porphyre, y culmine à 2 918 mètres.

Un objet...

Un cadran solaire ou un astrolabe

Un animal...

L'oryx est un animal qui m'a toujours séduit. Apparenté à l'antilope, il vit dans les savanes, les steppes, les semi-déserts et les déserts du Sahara maghrébin et dans la péninsule arabe. Il se nourrit essentiellement de fruits, de feuilles et d'herbes. J'aime particulièrement l'oryx d'Arabie. Il est caractérisé par ses deux longues et fines cornes. Parallèles et incurvées, elles sont comme deux cimenterres qui sortent de sa tête.

Un morceau de musique...

Les œuvres du compositeur, violoniste et musicologue libanais **Nidaa Abou Mrad** maître en musique arabe savante. Avec son Ensemble de musique classique arabe de l'université Antonine, il a réalisé notamment *Musique de la Nahda, About the Divine Love*. L'oratorio soufi, *Musique de l'époque abbasside : le legs de Safiy a-d-Dîn al-Urmawî*.

Une œuvre d'art...

Héros maîtrisant un lion, une sculpture de cinq mètres de haut, représentant Gilgamesh, héros civilisateur de l'histoire assyro-babylonienne, découverte dans les fouilles en Iraq, du palais de Sargon II à Korsabad. Elle est conservée au musée du Louvre. Les œuvres de l'école romantique anglaise des préraphaélites, notamment celles d'Edward Burne-Jones, en particulier *The Failure of Sir Gawaine: Sir Gawaine and Sir Uwaine at the Ruined Chapel*, une tapisserie réalisée en 1890, en collaboration avec William Morris et John Henry Dearle. Elle est exposée au Birmingham Museum and Art Gallery.

Un film...

Les Sept Samourais du réalisateur japonais Akira Kurosawa

Un livre qui vous a fait beaucoup rire...

Aucun

Un lieu où vous auriez aimé vivre...

Un paysage verdoyant d'Irlande ou encore **la chaîne côtière du massif des Trara**, dans l'ouest de l'Algérie, près de Tlemcen.

La vie d'un(e) autre qui vous inspire...

L'émir 'Abd el-Qader, héros de la résistance algérienne à la colonisation française, de 1830 jusqu'à son arrestation et exil en 1847. Il sera également l'une des principales figures de la théologie mystique de l'islam, au XIX^e siècle, notamment, dans le sillage du théologien soufi andalou Ibn 'Arabi.

Georges Habache, figure majeure de la révolution palestinienne, issu d'une famille chrétienne orthodoxe de la ville arabe de Lydda. Il fut un exemple de dévouement pour son peuple.

Les plantes, l'intelligence et nous

Entretien avec Jeremy Narby

Vos recherches commencées avec *Le Serpent cosmique* puis *Intelligence dans la nature* partaient d'une intuition, d'une vision, suivies d'enquêtes approfondies. Les idées que vous avez développées dans *Intelligence dans la nature* commencent à rentrer très sérieusement dans le champ public, médiatique, puisque *Sciences et Vie* a publié en mars 2013 un dossier sur l'intelligence des plantes, et que France 5 et France Culture se sont emparées de l'argument et l'ont vulgarisé. Une idée est dans l'air qui fait son chemin, l'idée qu'il y a chez les plantes des stratégies, un comportement, peut-être une intelligence, de même que chez les guêpes et chez des micro-organismes. Pour *Intelligence dans la nature*, vous avez fait un voyage planétaire auprès des chercheurs qui s'occupent de ces problématiques, vous en êtes revenu avec des questions. C'était en 2003-2004. On imagine que, depuis, vous avez approfondi la question et peut-être avez-vous des éléments de réponse un peu plus forts ou plus avancés. Qu'en est-il ?

J'ai lu le dossier dans *Sciences et Vie* et écouté l'émission de France Culture intitulée *Les plantes possèdent-elles une véritable intelligence ?*, et j'ai pensé qu'une perspective d'anthropologue pouvait contribuer à la discussion. C'est un sujet compliqué pour différentes raisons. Mais c'est aussi un sujet passionnant, et qui pose des questions-clés pour ceux qui sont en vie maintenant : comment comprendre les autres espèces qui nous entourent ? Qu'est-ce que cela signifie d'être humain, ou d'être une plante ?

Quel rapport existe-t-il entre notre culture matérialiste, et technologique, et le gazon, les arbres, la vie autour de nous ?

En tant qu'anthropologue, j'ai essayé de comprendre le point de vue d'une culture radicalement distincte de la mienne, en l'occurrence celle des Indiens asháninca, en Amazonie péruvienne. Ces gens-là portent un tout autre regard sur les plantes et les animaux, qu'ils voient comme des êtres comme nous, capables de communication comme nous, et avec qui il est possible de communiquer, selon l'état d'esprit dans lequel on se trouve.

La première fois que je suis tombé sur cette façon de voir le monde, il y a bientôt trois décennies, j'avais de la peine à entrer en matière. En tant qu'Occidental utilisant des mots occidentaux – anglais ou français, c'est égal, la plupart des mots dans les deux langues sont d'origine latine –, lorsque l'on se trouve confronté à la version de la réalité telle que l'expriment les Indiens Asháninca, et que l'on essaie de rapporter ce qu'ils disent, on constate que les mots et les concepts ne sont pas les mêmes, les pré-suppositions culturelles et la *Weltanschauung* non plus. Quand on essaie de se tenir devant la *Weltanschauung* asháninca, on est renvoyé à la nôtre. Ce que je pouvais comprendre de leur vision de la réalité était parfois limité

Et si de l'amour on ne savait rien

Entretien avec Fabrice Midal

Entrée

Fabrice Midal, une de vos conférences a pour titre *Les Poètes en temps de dévastation*, on pense à cette phrase célèbre « À quoi bon des poètes en temps de détresse ? » du poète Hölderlin. De quelle dévastation parlez-vous ?

Il s'agit d'abord de penser un phénomène. La dévastation, c'est ce qui ronge notre monde sans que nous ne le percevions. Peu importe que l'on nomme ce phénomène comme Marx « aliénation », comme Guénon « la crise du monde moderne » ou encore comme Nietzsche « le nihilisme ». Ces auteurs ont, chacun à leur façon, essayé de définir cet effroi avec une finesse profonde. Il nous incombe de penser à notre tour ce phénomène qui, ne se montrant pas de lui-même, nous entrave d'autant plus intensément. J'essaie personnellement de penser cet effroi à partir de deux angles : la dictature de l'utilité et la légende du monde mort.

La dictature de l'utilité, c'est le fait que tout ce qui est – un arbuste, un bouton-d'or, une vache, un sentiment, un être humain – est compris trop souvent à partir de son utilité, de l'efficacité que l'on peut mesurer de son action. Le fleuve, loin d'être une occasion de poème comme chez Hölderlin ou Apollinaire, n'est plus qu'une source

d'énergie que nous devons saisir. L'être humain n'est plus qu'une ressource ! Ce qui est ainsi sacrifié, c'est la dimension de gratuité, de silence, d'ouverture, de tendresse, de liberté, de risque, de ce que je nomme dans mon dernier livre *La Tendresse du monde, l'art d'être vulnérable* (Paris, Flammarion, 2013). Or cette perspective de pur calcul est profondément invivable.

S'il est légitime qu'un tire-bouchon soit utile, tout considérer – le fleuve, l'arbre et l'être humain – comme un tire-bouchon est un travers qui a et a eu d'immenses répercussions.

La légende du monde mort, c'est la légende qui a été inculquée à beaucoup depuis l'enfance, légende selon laquelle le monde est mort, que rien n'est vivant, que le fleuve n'est pas vivant, que la vache n'est pas vivante, que seul existe l'être humain, et que le reste n'est que surface étendue pour sa libre domination. Comprendre la souris, c'est, comme on me l'avait appris à l'école, la disséquer !

Il y a alors peu de rencontres possibles hors de la sphère de l'être humain – devenu non seulement « comme maître et possesseur de la nature » mais désormais seul, absolument seul. Ce fut l'une des leçons d'un de mes professeurs à la Sorbonne, Marcel Conche, qui s'étonnait de

Temps du jardin, jardin du temps

Chez les Romains, quand ils ont envahi la Gaule, le mot pour désigner le jardin était *hortus*. Employé aussi pour un parc, une maison de campagne, une ferme et même pour les produits du jardin, les légumes. Sous cette influence latine, nous avons eu au XII^e siècle un mot désignant le jardin ou le verger, un espace clos, c'était *ort*, mais il n'apparaît plus dans les textes après le XIII^e siècle. C'est qu'il est battu dans l'usage par un mot d'origine germanique apparu en ancien français dès le XII^e siècle également, c'est *gart*, assez souvent écrit *jart* (peut-être à cause d'une mauvaise prononciation). Il faut préciser que ce vocable germanique s'était introduit déjà dans le bas latin ou latin médiéval, au X^e siècle, sous la forme de *gardinium*. La signification de *gart* et *jart* est la même que celle de *ort* : enclos, jardin, verger. À partir du latin *hortus*, abandonné, nous avons fait, mais seulement au XIX^e siècle, horticulture et horticulteur.

Gart serait dérivé d'une forme gothique *garda* signifiant clôture. On voit là que, dès l'origine, ce qui caractérise principalement le jardin c'est l'enclos. Le découpage d'une portion de l'espace ouvert que s'approprie celui qui invente un jardin, laquelle portion devient alors espace privé où l'on ne doit entrer que si on y est invité. Et les animaux surtout en sont écartés, les domestiques au cas où ils s'évaderaient, les sauvages surtout, lapins amateurs de choux, sangliers qui ravagent parfois, la nuit, dans un certain rayon autour de la forêt. Reste à faire tourner la crécelle pour éloigner les oiseaux !

En général, le jardin se présente comme une surface rectangulaire ou carrée, ceinte d'un mur ou d'une clôture qui peut être grillage ou végétation serrée, qui fut longtemps *lice de brôs* dans les fermes de la Mayenne, une haie vive d'aubépine, taillée, très dense jusqu'au sol afin que les poules volontiers jardinières ne puissent la traverser. À l'intérieur de cet espace nettement délimité se joue, d'une part, un incessant combat entre le sauvage et le cultivé, d'autre part, un jeu assez complexe du jardinier avec le temps.

Une moitié du combat entre plantes sauvages et cultures n'est pas visible, c'est dans la terre une course entre les racines, à qui peut aspirer le plus de ressources nourricières, en commençant par l'eau. L'autre part est affaire d'invasion à la surface qui oblige le jardinier à souvent arracher les plantes dites mauvaises herbes entre les plantes semées ou

La ferme biologique de Fontaine-Daniel

Entretien avec Emmanuel et Nathalie Renard

Avant de nous parler de vos activités d'aujourd'hui, pourriez-vous nous raconter l'histoire de la ferme sur laquelle vous travaillez ?

EMMANUEL : Fontaine-Daniel est un village qui a vécu tout au long du XX^e siècle d'une façon autarcique. On pourrait même parler de village communautaire. Les responsables de l'entreprise de textile avaient constitué une petite ferme pour satisfaire à quelques besoins de la population ouvrière, notamment pour le lait, le beurre, la crème. Cette ferme s'inscrivait dans la perspective d'une communauté à l'activité diversifiée, car presque tous les corps de métier étaient représentés, des électriciens, des plombiers, des maçons, etc. Mais l'aventure de la ferme commence vraiment à partir de 1976, lorsque des responsables de l'entreprise ont souhaité constituer un pôle agricole qui respecterait les règles de la méthode biodynamique. Deux couples se sont installés, avec un statut de fermage. Ils y ont travaillé pendant douze ans. Nathalie et moi sommes arrivés dans les lieux en 1988. Cela fait donc maintenant vingt-cinq ans !

Quels ont été vos parcours respectifs et dans quelles circonstances êtes-vous arrivés à Fontaine-Daniel ?

EMMANUEL : J'ai quitté l'école en seconde, au lycée, et, bien que parisien, je me suis assez vite intéressé au domaine agricole. Il me plaisait énormément. J'ai donc suivi une formation à l'école de biodynamie tenue par Claude Monzies. Elle était située à Saint-Laurent au château de l'Ormoy, dans le Cher, et avait une ferme d'application. Elle a organisé des sessions de formation de 1971 à 1986. C'est dans ce lieu que j'ai rencontré ma compagne, Nathalie.

NATHALIE : Pour ma part, c'est ma mère qui connaissait la biodynamie, ainsi que l'école du château de l'Ormoy. Un jour, elle m'a proposé d'aller y travailler un mois afin de gagner un peu d'argent. C'était après mon bac, au mois de juillet. Je venais de la ville et je n'étais pas, a priori, destinée à entrer dans ce domaine, si ce n'était une attirance profonde pour la nature et les animaux. Cette école m'a permis de trouver un chemin correspondant à mes

Éloge de la friche et de l'habitat fait main

Entretien avec Lazare Cimmier

Amoureux de la nature, vivant en son sein dans la forêt de Brocéliande, vous proposez des animations autour de l'habitat, et notamment de la construction de cabanes. Comment êtes-vous venu à cette activité et quels sont les domaines dans lesquels vous travaillez ?

Mon activité principale est d'être jardinier. Je passe beaucoup de temps à cultiver des légumes, en présence des arbres, sur un hectare de terre. Je dis aussi que je suis paysan à mi-temps... J'ai deux ânes. Par ailleurs, je suis un peu architecte à ma manière, et effectivement je construis des cabanes en terre, là où je vis. Mon père est paysan, et cela a peut-être joué dans ma décision de retourner, après mes études, vivre à la campagne en Bretagne, près de la forêt de Brocéliande ; plus précisément au sein d'un réseau d'entraide d'acteurs de la ruralité, autour d'une démarche d'autonomie, de gratuité et de transmission de savoir-faire. J'aime beaucoup la relation humaine. Je vis sur un terrain où nous sommes plusieurs à habiter, et nous vivons comme une tribu. Si chaque personne possède sa maison et son jardin, l'esprit qui domine est vraiment celui de la solidarité et de l'entraide.

J'ai fait une sorte de compagnonnage dans ce réseau alternatif, apprenant la rénovation écologique des habitations, comme les charpentes des maisons, l'utilisation

du chanvre et de la chaux. Dans ce réseau local, une ferme école a été constituée. Elle n'avait que six mois lorsque je suis arrivé. J'ai donc fait parti des piliers de cette aventure. Avec cette école, j'ai pu m'investir dans des expérimentations autour de l'habitat écologique, et en particulier de la construction de cabanes faites à la main, avec de l'argile et de la paille. Dans mes ateliers, j'incite les gens à habiter le plus près possible de la nature, à construire leur cabane avec ce qu'ils trouvent autour d'eux... De plus, cette création est économique : ma première cabane ne m'a coûté que cent euros !

Pourquoi avoir choisi de vivre près de la forêt de Brocéliande ?

J'aime beaucoup la Bretagne, qui est une région vivante, dynamique par ses réseaux sociaux, culturels, artistiques, écologiques, comme à Brocéliande. L'autre raison de mon choix est, bien sûr, liée à la présence de la forêt. On a parfois une image idéalisée de Brocéliande, mais il faut savoir qu'il y a beaucoup d'exploitations forestières, de monocultures de pins et de sapins qui ruinent le sol, sans oublier de parler du bûcheronnage intensif. Les zones sauvages et belles sont clairsemées, et n'occupent qu'une partie de la forêt.

Les voix sauvages de Terrence Malick

Texte paru dans la revue *Positif* n° 591, mai 2010

Sans l'ombre d'une hésitation, je tiens Terrence Malick pour le plus grand cinéaste au monde en activité. Il est celui dont j'attends chaque film comme j'attendais naguère adolescent les œuvres de Kubrick, quasiment certain de mon émerveillement. Il est le cinéaste *nec pluribus impar*, il est ma conviction en la puissance encore renouvelée du cinéma à engendrer des mondes nouveaux, baignés dans une lumière de point du jour. Je voudrais simplement expliquer ce parti pris, puisqu'il y va, dès lors que l'on dit son élection, de ce qu'on peut entendre par cinéma. Pourquoi l'art de Terrence Malick représente-t-il pour moi à l'époque contemporaine la forme la plus achevée du cinématographe ?

Le cinéma de Malick défie l'analyse. Depuis le passage vers ce qu'on peut appeler une forme longue, effectué avec *La Ligne rouge* (*The Thin Red Line*, 1998) après deux décennies de silence, la caméra de Malick explore des espaces mentaux en de longs mouvements circulaires et verticaux qui sont comme le symbole d'une conscience qui plonge en elle-même tout en s'élevant parfois vers la transcendance. Ce double mouvement d'intériorisation et d'extase se déploie en une forme continue dont il est quasiment impossible d'isoler les moments, comme les courants de conscience(s) qui coulent au long des pages des romans de Virginia Woolf. S'il nous arrive de mettre côte à côte *La Ligne rouge* et une œuvre plus classique traitant de la guerre, comme *Apocalypse Now* (Francis Ford Coppola, 1979), nous sommes frappés par le caractère insaisissable de la mise en scène de Malick. Dans le film de Coppola chaque choix du réalisateur peut se traduire littéralement en mots. Chaque scène développe un thème, brillamment traité visuellement. Les propos sur la guerre se succèdent, on ne se lasse pas d'admirer un art consommé du point de vue, mais au final une œuvre qui reste parfois extérieure à son objet, qui bien sûr ne peut pas toujours tenir la comparaison avec le récit de Conrad qu'elle adapte, pur poème noir de l'abîme. Un film de Malick est avant tout une réalisation organique : *La Ligne rouge* ne parle pas de la guerre, c'est une expérience intérieure de la guerre (pour reprendre un titre d'Ernst Jünger). Une réalité organique : le film n'a pas de propos extérieur à lui-même. La mise en scène malickienne n'est pas un ensemble structuré de signifiants que l'analyste devrait déchiffrer afin de délivrer un signifié. Tel est le problème (et au demeurant mon problème, puisque je suis en train d'écrire sur Malick...) : devant un extrait d'*Apocalypse Now*, il y a toujours tant à dire, tant à expliquer, tant à interpréter. Devant un extrait d'un film de Malick, si tant est qu'on puisse isoler un extrait, peut-on vraiment analyser et proposer des interprétations ?



Petite chronologie écologique et sociale de Fontaine-Daniel et de la fête de la Terre

1204 : une abbaye cistercienne

À la demande du baron Juhel III de Mayenne, des moines cisterciens de l'abbaye de Clermont (Laval) lancent les fondations d'une abbaye à Fontaine-Daniel. Ils choisissent ce lieu pour sa situation en creux de vallée, la présence du ruisseau l'Anvove et l'environnement sylvestre. **1204-1789 : une communauté cistercienne** La vie de la communauté, comme celle de tous les moines, est rythmée par l'étude, la contemplation et le travail (les fabrications artisanales, la culture de la terre, la pêche et la vente de bois). Les moines créent l'étang de Fontaine-Daniel au ^{xvi}^e siècle. À la Révolution, le lieu-dit Fontaine-Daniel, dont le bâti humain est formé par l'abbaye, le moulin et la Forge, est intégré à la commune de Saint-Georges-Buttavent, village situé à six kilomètres. **1806 : une filature et un tissage** Une première filature est aménagée dans le « vieux manège », à quelques mètres de l'abbaye. Les premiers métiers manuels à filer et à tisser sont installés dans l'aile est de l'abbaye. **1832-1995 : une communauté ouvrière** En 1832, débute la construction des bâtiments ouvriers. Cinq cents personnes en moyenne formeront la population ouvrière habitant Fontaine-Daniel au cours des décennies suivantes. De 1806 à nos jours, près de deux mille ouvrières et ouvriers ont travaillé le coton à Fontaine-Daniel. À partir des années 1990 et jusqu'à nos jours, nombreux sont ceux qui travaillent à Fontaine-Daniel et habitent ailleurs. **1832 : des jardins ouvriers potagers et fleuris** Les parcelles de jardins se développent au fil des décennies. Dans les années 1950, on compte près de 550 parcelles potagères et fleuries, toutes numérotées sur une rondelle en émail, fixée à un petit portant en béton. Les ouvriers jardiniers récupèrent les caisses de fil vides dans la filature pour construire leurs cabanons de jardins. **1948 : noms d'oiseaux et de plantes** Peu après la Deuxième Guerre mondiale, les habitants de Fontaine-Daniel décident de baptiser les immeubles ouvriers et les maisons. De petites plaques métalliques rectangulaires sont réalisées et fixées sur la pierre des habitations. Elles portent des noms d'arbres, de fleurs, d'oiseaux, de voies d'eau. Les constructions humaines sont ainsi reliées à leur environnement naturel. **1955 : une ferme biologique** La ferme située dans le village de Fontaine-Daniel, une des toutes premières fermes bio du département de la Mayenne, se développe à partir de 1955. Elle aura l'appellation officielle « bio » en 1976. **2004 : première fête de la Terre** La fête annuelle du village, essoufflée, se transforme en « fête de la Terre ». L'association Les Cabanons, nom du comité des fêtes, obtient le partenariat de la revue *L'Écologiste* et la présence, pour sa première édition, du sociologue Serge Latouche et de l'économiste Christian Jacquiau.

2013 : dixième fête de la Terre.



Fontaine-Daniel. Photo de Bertrand Boufflet

La fête de la Terre à Fontaine-Daniel

Essai d'itinérance

Entretien avec l'association Les Cabanons

Racontez-nous d'abord l'histoire de la fête de la Terre et les conditions qui ont permis à cette manifestation de voir le jour ?

Il faut commencer par dire que la fête de la Terre de Fontaine-Daniel n'est pas plaquée de l'extérieur, elle ne vient pas de nulle part non plus. Elle provient d'une longue histoire et ne nous appartient en rien. Dit autrement, nous avons la prétention de croire que la fête de la Terre a rendu visible et a donné une forme, à partir de 2004, à l'interrogation et à la quête écologique sous-jacente à la vie de notre village.

Les racines sont profondes et on peut repérer dans l'histoire locale des temps privilégiés. Il y a eu tout d'abord le moment cistercien. Les moines arrivent à Fons Danielis en 1204 (nous aimons cette petite résonance avec le Mont-Saint-Michel qui, au Moyen Âge, était appelé Mons Michaelis) et y édifient leur abbaye, sur une zone marécageuse et boisée, terre léguée par Juhel III (1168-1220), qui était le seigneur des lieux, baron de Mayenne et vicomte de Dinan. Il faut préciser tout de même que l'on a retrouvé les traces d'une présence humaine antérieure aux cisterciens : des tribus gauloises.

Les cisterciens avaient noué avec la terre une double relation. La première est assez pragmatique, et en ce sens elle est en résonance avec la situation que nous connaissons aujourd'hui. Ils pratiquaient un mode de vie qui portait l'empreinte de l'autonomie, avec une utilisation raisonnée (n'est-ce pas mieux de dire : rationnelle, ou intelligente, ou respectueuse, car la notion de « raisonnée » est une notion promue par les grands semenciers, pour éviter l'agriculture biologique ; le mot est donc piégé) des ressources qui étaient autour d'eux, à disposition. Ces religieux débroussaillaient la forêt, le futur bois de Salair, les champs, ils créaient l'étang du village, avec les eaux de l'Anvove, afin d'avoir du poisson. Au fil du temps, ils construisirent aussi une forge et un moulin. On peut dire que leur comportement n'était pas celui de prédateurs, mais au contraire de collaborateurs, de partenaires de la nature.

La seconde relation, elle, relevait plutôt de l'imagination, au sens noble du mot. Ils avaient conscience, nous le savons avec les textes cisterciens, d'être en présence d'une nature habitée, d'une nature dont les événements propres sont portés par quelque chose, et porteurs de quelque



Photos de Pierrick Bourgault, Baudouin Denis, Philip Radowitz. Composition de Philip Radowitz.

L'écologie est bien davantage qu'une valeur politique qui répond à une crise de civilisation. À sa fontaine s'irriguent et se fertilisent de précieux arpents de la pensée humaine. C'est ainsi que, à l'opposé des terres arides du dogme et de la certitude, l'écologie révèle aussi une attitude poétique à l'égard du monde. Des poètes, nous en avons rencontré de tous genres : philosophes, paysans, écrivains, marcheurs, rêveurs, artistes, paysagistes, économistes, vigneron, botanistes, anthropologues, jardiniers... Autant de personnalités très différentes qui pensent, vivent et s'expriment à partir de leurs recherches ou de leur savoir-faire. Ce livre en recueille les témoignages.

Surprenantes, sensibles, sages ou subversives, les idées – qui page après page circulent de texte en image – manifestent un indocile désir de voir se lever des contre-modèles à la façon dominante d'habiter la Terre. Cet ouvrage en est en quelque sorte la végétation à la fois exubérante et nourricière. En cela, il s'agit aussi d'un livre militant.

HABITER
LA TERRE
EN
POÈTE

Les Cabanons — Les Éditions du Palais

28 € TTC



9